

Inma Gomila - Entrevue

«Pour moi, le pire c'était l'ambiance, le fait d'avoir les yeux bandés et d'écouter les cris et les coups des autres»

Frayeur, terreur. C'est ce qu'a ressenti Inma Gomila, ex-Gérante d'Egunkaria, pendant les cinq jours qu'elle a vécu aux mains de la Garde Civile. Cette entrevue a été publiée le 27 février dans le journal *Egunero*.

Comment allez-vous?

Un peu mieux qu'hier, mais je n'ai pas encore récupéré la tranquillité.

Comment s'est produite l'arrestation?

Après avoir stationné ma voiture à l'aéroport de Hondarribia, ils se sont approchés et m'ont montré un ordre de mise en détention, pour collaboration avec une organisation armée. Ils m'ont alors conduite à mon bureau et ils se sont emparés de l'ordinateur, de plusieurs documents et de tout ce qu'il y avait sur la table. Ils m'ont ensuite introduite dans une voiture, les yeux fermés. Le voyage fut assez long, j'ai donc supposé qu'ils me conduisaient à Madrid.

Comment se sont déroulées les premières heures au Commissariat de la Garde Civile?

Ils m'ont fait descendre dans un endroit froid, les yeux fermés. Ils m'ont laissée là toute l'après-midi, puis ils m'ont conduite chez le médecin légiste, qui m'a dit que je me trouvais à Madrid. Je savais que Pello Zubiria se trouvait parmi les détenus, mais j'ignorais qui étaient les autres. Les interrogatoires ont commencé le soir. Ils nous ont interrogés toute la nuit, chacun dans une pièce et j'ai eu terriblement peur. Pour moi, le pire c'était l'ambiance que l'on ressentait, car c'était effrayant d'avoir les yeux bandés pendant les interrogatoires et d'entendre les cris et les coups des autres détenus.

Comment avez-vous été traitée?

Ils ne m'ont pas battue, mais j'ai dû rester debout et, par moments, ils me disaient «on va faire de la gym» et ils me faisaient lever les bras ou m'accroupir. Et au fur et à mesure que les jours passaient, les conditions devenaient plus dures. Le troisième jour, ils m'ont ordonné de baisser mon pantalon. Je me suis alors jetée par terre, en leur suppliant de ne rien me faire et, finalement, ils m'ont dit de me lever et c'est tout. Mais je sentais la frayeur me traverser les entrailles. Le troisième jour, ils m'ont fait déclarer, devant une espèce de tribunal, avec un avocat d'office, auquel je ne pouvais pas parler. Je pensais que, après la déclaration, ils me conduiraient devant le Juge, mais ils m'ont alors informée que l'incommunication était prolongée de 48 heures et cela a été très dur. Les deux derniers jours ont été difficiles, mais ils ne m'ont rien fait.

Vous savez maintenant qui était la personne qui criait?

Une fois, j'ai entendu Pello Zubiria crier dans la pièce d'à côté «Laissez-moi en paix, laissez-moi en paix!», complètement abattu. Un autre jour, le médecin est monté et j'ai écouté que Pello lui disait «Je me sens confus, laissez-moi en paix!» Moi, je souffrais énormément en écoutant cela et je me sentais terriblement angoissée.

Saviez-vous que, samedi, il avait été conduit à l'hôpital?

Non, mais j'étais très préoccupée. Une fois, j'ai entendu deux gardes civiles commenter que Pello était mort. Je suppose qu'ils le faisaient express, pour que je l'entende et que je panique.